


Ariane Dubois
**Ne t'inquiète pas,
tout va bien**

Récit



« Un burn-out.
Un putain de burn-out.
Qu'est-ce que c'est ?
Peut-on mourir de ça ? »

Flammarion

« **U**n burn-out. Un putain de burn-out.
Qu'est-ce que c'est ? Peut-on mourir de ça ?

Je ne sais pas.

Et pour le moment, je m'en fous.

Pour le moment, je ne pense plus, je ne mange plus,
je ne bois plus, je ne pisse plus, je ne pleure plus.

Pour le moment, je respire. C'est tout.

Grâce à un burn-out, Ariane Dubois nous livre les secrets de sa renaissance et nous entraîne dans la reconstruction d'une vie où l'éclat de rire est dans chaque page.

Un récit enjoué et incisif qui dynamite fausses croyances et autres conditionnements toxiques pour montrer le chemin du bonheur.

*Après dix ans dans la mode, **Ariane Dubois** est aujourd'hui journaliste et écrivain, se consacrant à sa passion pour l'histoire et la philosophie.*

Flammarion

Ne t'inquiète pas, tout va bien

Ariane Dubois

Ne t'inquiète pas,
tout va bien

*L'histoire de ma renaissance
grâce à un burn-out*

récit

Flammarion

© Flammarion, 2020.
ISBN : 978-2-0814-9163-2

À Mamie Pierrette.

*« Bienheureux les fêlés,
car ils laisseront passer la lumière. »*

Michel Audiard

Six mois. Six mois que je suis au fond de ce lit. Ou peut-être un an, je ne sais plus.

J'entends des pas dans la maison, ça doit être mamie Pierrette. De toute façon il n'y a plus qu'elle, les autres ont foutu le camp depuis longtemps.

Je les comprends, voir quelqu'un dans cet état, ça doit être flippant.

Mamie est restée, elle. Peut-être parce qu'elle n'avait pas le choix puisque je suis dans sa maison, peut-être aussi parce qu'elle n'a pas peur. À quatre-vingt-cinq ans, elle en a vu d'autres.

Je crois que ça doit être ça, car elle vient d'entrer doucement dans ma chambre. Elle s'assoit sur mon lit et me prend la main.

— Ne t'inquiète pas, mon petit, tout va bien.

Elle me regarde. Elle me sourit. Une larme coule sur sa joue. Cette larme me montre que je

Ne t'inquiète pas, tout va bien

ne dois pas être en bon état mais ce sourire
m'indique que peut-être la vie triomphera.

Un burn-out.

Un putain de burn-out.

Qu'est-ce que c'est ?

Peut-on mourir de ça ?

Je ne sais pas.

Et pour le moment, je m'en fous.

Pour le moment je ne pense plus, je ne mange
plus, je ne bois plus, je ne pisse plus, je ne pleure
plus.

Pour le moment je respire. C'est tout.

PREMIÈRE PARTIE

Descente aux enfers

Chapitre 1

Je suis perchée sur des talons de 15, les orteils compressés, les chevilles éclatées, la tendinite et la chute s'envisagent... Autant de préjugés ô combien mineurs par rapport à l'immense sensation de supériorité sociale que me confèrent mes Louboutin !

Un peu comme mon sac Chanel.

Celui-là non plus ne me quitte pas. Je crois que si une greffe du 2.55 à l'épaule était possible, je la ferais ! Et puis ça éviterait que les anses en métal doré entrelacé de cuir – c'est tellement chic ! – glissent tout le temps et viennent me péter le coude.

Faut dire qu'il est tellement lourd ce sac, et pas seulement à cause des brides en métal doré. Trop de choses à l'intérieur. Mais quoi enlever ? Mon iPhone ? Non mais allô, c'est le cas de le dire... mon casque écouteur doré ? Re-allô ! Je fais comment pour papoter au téléphone tout en conduisant, marchant, mangeant, dormant... ?

Mon porte-monnaie léopard Miu-Miu ? Ça veut dire plus de carte Infinite, plus de prestige, plus d'argent... Je me lance dans le vol à l'étalage, en somme ! Quoi, ma trousse à maquillage ? Ah ça jamais ! Plutôt mourir ! Sortir sans maquillage c'est comme sortir à poil. Pire : sortir à poil sans être épilée. Enfin bref, je ne sais même pas pourquoi je m'use la plume à démontrer des choses si évidentes.

— Ariane, magne-toi, on est déjà en retard, si ça continue on sera même pas en front row !

Ah oui, nous sommes le 3 mars, il est 19 h 15 et je suis avec Claudia, mon homologue de la maison de mode pour laquelle nous travaillons – elle est directrice des collections accessoires et moi directrice des collections produits images... bref, on y reviendra. Ou pas.

Ce soir c'est le défilé Louis Vuitton. Je crois que ça se passe d'explication, tout étant contenu dans ces trois mots : « Défilé » « Louis » « Vuitton ».

Ces quelques mots mis bout à bout suffisent à déclencher chez une certaine tranche de l'humanité une hystérie collective qui aurait fort intéressé un Jung¹ et qu'un Charcot² aurait claquemurée direct à la Salpêtrière. Mais pour l'heure, point

1. Éminent psychiatre dans la lignée de Sigmund Freud.

2. Neurologue du XIX^e siècle célèbre pour ses travaux sur l'hystérie, fondateur de l'école de la Salpêtrière.

Descente aux enfers

de grands psychiatres pour interner les fous, seulement Claudia qui trotte sur ses talons aiguilles.

Moi :

— J'peux pas aller plus vite, j'ai la jupe crayon qui me saucissonne les genoux !

Ne pouvant allonger le pas horizontalement, c'est à la verticale que mes efforts s'expriment. On dirait une paupiette de veau montée sur ressorts. Je m'en rends compte.

— P*** de jupe crayon ! J'aurais pas dû la mettre !

Claudia confirme :

— En effet, t'aurais jamais dû la mettre ma chérie, c'est tellement 2012...

— C'est pas 2012, c'est rétro !

Mais, arrêtons là ce dialogue vide de sens et regardons plutôt Paris. J'ai demandé au chauffeur de nous laisser faire à pied les cent derniers mètres qui nous séparent du Grand Palais – le défilé Vuitton ayant lieu sous la grande verrière.

Le soleil décline et sa douce lumière éclaire comme une auréole la tête d'acier de la tour Eiffel. Au loin les deux tours jumelles de Notre-Dame de Paris ajoutent à cette vision céleste. Ah, tous ces clochers, tous ces monuments... immobiles, superbes, qui pointent vers l'immensité du ciel comme pour nous montrer une vérité divine que l'on a depuis bien longtemps oubliée !

Ne t'inquiète pas, tout va bien

Je m'arrête, subjuguée. Et aussi parce que j'ai mal aux pieds. J'envie le Louvre couché de tout son long au bord de la Seine. Voilà mille ans qu'il se prélassé, qu'il observe Paris de ses centaines de fenêtres. Ces yeux-là, soulignés de belles sculptures, ont vu passer Henri IV, Louis XIV et Napoléon avec la même impassibilité dont ils contemplent aujourd'hui les badauds qui se pressent contre ses façades.

Ah, que j'aime ces monuments séculaires ! L'Histoire, en remontant le temps, le suspend.

« Ô temps, suspends ton vol ! » disait Lamartine, je crois que là réside la clé du bonheur. L'Histoire est pour moi cette clé avec laquelle j'accède à un paradis perdu. Plus de temps, plus de talons, plus de défilé, plus de stress... plus rien. Juste un grand calme procuré par de grandes choses. L'Histoire efface le superflu pour ne garder que l'essentiel.

Tout a commencé à onze ans, lorsque j'ai lu Maupassant. Je ne voulais pas lire Maupassant. Je ne savais même pas qui était Maupassant. Mais voilà, j'avais déjà lu et relu le *Club des 5*, tous mes *Astérix*, et comme ma mère n'avait plus de place dans sa bibliothèque, elle avait mis son surplus de livres dans ma chambre. Cela faisait donc dix ans que *Le Cid* de Corneille côtoyait *Oui-Oui et les lapins roses*, tandis que *Bel-Ami* de Maupassant s'adossait à *Astérix chez les Bretons*.

Descente aux enfers

J'avais bien ouvert Corneille il y a quelque temps, parce que le livre était tombé par terre, mais je n'avais découvert que des dialogues tout aussi bizarres que le nom de l'auteur. Je l'avais aussitôt refermé.

L'unique intérêt de ce livre avait été de me conforter dans l'idée que ma mère était folle. Non seulement maman ne lisait pas *Astérix*, mais en plus elle aimait les croisements incongrus de cette Corneille, sans parler qu'elle ne s'amusait jamais et qu'elle travaillait tout le temps. Une chose était sûre : quand je serais grande, je ne serais pas comme maman.

Bien calée dans mon petit lit, mes petites fesses piquées par les miettes de corn-flakes qui tombent de ma bouche, j'ouvre un livre – c'est l'intérêt d'avoir une maman qui travaille tout le temps, on peut faire ce qu'on veut. Même si ce que je veux vraiment, là tout de suite, c'est être avec ma maman. Ou jouer avec ma Gameboy, mais elle m'a été confisquée parce que j'ai eu un 4 en math.

Tant pis, va pour ce Maupi... Maupaz... enfin bref, ce livre avec la couverture de beau gosse qui illustre à merveille le titre : *Bel-Ami*.

Et voilà, Madame, Monsieur, comment, à onze ans, j'ai connu mon premier amour !

Ah mon Dieu que je l'ai aimé ce Georges Duroy ! Il était si beau, si élégant, si... sadique ! Et comme lorsqu'on tombe amoureux d'une personne on

Ne t'inquiète pas, tout va bien

tombe aussi amoureux de son environnement, voilà comment je suis tombée amoureuse de l'Histoire... enfin, pour l'heure, du XIX^e siècle : ses magnifiques hôtels particuliers, sa haute bourgeoisie décadente, ses fastes indécents, son art de vivre délicieux. Tout à coup, dans mon pyjama en pilou-pilou parsemé de corn-flakes, mon siècle me paraît violemment insipide.

Comment ? Qu'apprends-je ? On peut se faire susurrer des mots d'amour par un homme ? On peut aller applaudir Sarah Bernhard au théâtre ? On peut écrire la future opinion du Tout-Paris dans *Le Figaro* ? Et moi... moi, on me fait faire des fractions, des dictées et le week-end des cakes Mickey ?

Depuis ce temps-là, pour fuir la laideur abrutissante de mon époque avec sa contingence d'activités vides de sens, je vais dans l'Histoire.

Je vais danser avec Louis XIV dans la galerie des Glaces, je vais faire l'amour avec François I^{er} à Chambord, je vais courir avec Marie-Antoinette dans le Petit Trianon... Enfin, je suis libre ! Libre de papoter avec des La Fontaine, de peindre avec des Vigée Le Brun. Libre de faire des choses qui m'important, qui m'élèvent, me transportent. J'ai même fini par rencontrer ce fameux Corneille. Quel homme, quel humaniste ! Cela dit, je trouve ses œuvres toujours aussi chiantes.

Claudia :

— Ari, *joder* ! *Apúrate*³ !

Ah oui, j'ai oublié de vous dire qu'en plus de directrice des collections accessoires, Claudia est colombienne. Chaleureuse, fière, cocaïnée.

C'est bête ce que je dis, car je suis exactement pareille et pourtant je suis française. Pas de corrélation avec la nationalité, donc. La corrélation serait plutôt à rechercher dans notre milieu commun : la mode.

Moi :

— C'est tellement beau Paris, tu ne trouves pas ?

Claudia :

— Ah c'est sûr que ça doit te changer de Casablanca !

Et ma collègue de ponctuer sa phrase d'un rire sonore. Je me garde de lui rappeler que Paris doit aussi la changer de ses favelas, oups pardon : de sa capitale, Bogotá.

Seulement ce type de réflexion montrerait que je suis vexée. Ce qui est vrai. Or dans la mode, la règle d'or est de toujours cacher ce qui est vrai : son passé peu glorieux, ses grosses fesses, son gros découvert, sa grande ignorance... Heureusement, il y a tout un vocabulaire qui aide à la chose. La mode, c'est presque une langue à part entière avec ses propres expressions.

3. Ari, putain ! Dépêche-toi !

Par exemple, au énième hipster gay que l'on vous présente – valable aussi pour la énième pétasse anorexique – dont vous n'avez aucune idée de qui ça peut être et ce dont vous vous foutez royalement, il faut toujours répondre en s'exaltant par un : « Mais j'adooooore ce que vous faites ! Vous avez un univers incroyable ! »

Si c'est un créateur étranger – comme souvent – dont la collection est particulièrement affreuse – comme souvent –, lâchez un extatique : « *Magnificent !* » Et si, sait-on jamais, vous avez trouvé sa collection particulièrement réussie ou que le bonhomme est particulièrement connu, lâchez un « *DIVINE !* » en le prenant dans vos bras. Sauf si c'est Karl, bien sûr. Tout le monde sait que Karl Lagerfeld est « phobe » : agoraphobe, claustrophobe, obèsephobe.

Moi je sais surtout qu'il est allemand : froid comme un caillou. Fier comme Artaban. Complexe comme... un Allemand.

Pour l'anecdote, l'autre jour j'étais invitée avec ce cher Karl à une émission de radio portant sur ce sujet hautement important « quel bout de tissu se mettre sur le cul pour avoir l'air d'être quelqu'un cette année », autrement dit, sur les tendances de la mode. Une fois n'est pas coutume je suis arrivée en avance, comme Karl dont c'est la coutume. Une gentille assistante nous propose de nous installer dans notre loge, ce à quoi Karl lance :

— Pourquoi voulez-vous me mettre dans une loge ?

L'assistante, tremblante :

— Euh... je...

Karl :

— Ai-je l'air d'un concierge ?

Tout ça pour dire que Karl, on ne le prend pas dans ses bras.

— Ils ont des ponts à Casablanca ?

C'est Claudia qui trotte toujours sur le pont Alexandre-III à mes côtés. Sa phrase est de nouveau ponctuée d'un gloussement sonore.

En dix ans dans la mode, je ne me suis oubliée que deux fois : une fois lorsque j'ai giflé une assistante pour avoir confondu un tissu pied-de-poule avec un prince-de-galles, et une fois où j'ai confié à Claudia que j'avais fait mon début de carrière au Maroc. Enfin... parler de carrière serait prétentieux. J'apportais des cafés et des photocopies à un gros Franco-Marocain, patron d'une grosse boîte de pseudo-fringues. C'est le seul job un peu sexy que j'avais trouvé... bon, autant dire que c'est le seul job que j'avais trouvé. Après cinq ans d'école de commerce.

Mais n'allez pas croire que l'École de commerce fut inutile, loin s'en faut, j'en veux pour preuve qu'en plus d'enseigner des matières extrêmement utiles telles que la finance internationale, le management interculturel ou le marketing digital, elle apprend à ses élèves ce qu'ils sont : les meilleurs, l'élite, que dis-je : les grands dirigeants

de demain ! Dire qu'en sortant de cette école, je ne savais même pas diriger ma vie...

Quoi qu'il en soit, ladite école avait parfaitement rempli son rôle : ma mère était satisfaite, elle pouvait raconter à ses copines que sa fille était diplômée d'une prestigieuse école ; la société était satisfaite, j'étais devenue un bon mouton de Panurge corvéable à merci ; et j'étais satisfaite, l'ego gonflé comme une citrouille, j'avais enfin de bonnes raisons pour péter plus haut que mon cul.

Grâce à toute cette éducation, à tout ce temps, à tout cet argent et à tous ces gens, je savais enfin comment trouver le bonheur : travailler, obéir, gagner de l'argent, une position sociale et dire merci.

Et voilà comment je suis arrivée au bonheur suprême : pétée de thunes, à me péter la gueule sur des talons de 15 pour me rendre à un défilé dont je n'ai au fond rien à péter.

Suis-je heureuse ? Oui évidemment ! Comment ne le serais-je pas ?

Suis-je vraiment heureuse ? Mais pourquoi cette question revient-elle dans ma tête ? C'est bête, j'étais bien et voilà que je me sens bizarre... Mais qu'est-ce qui me prend ? J'ai presque envie de pleurer...

— Ma chériiiiiie, tu as une mine superbe !

À peine un pied posé dans le Grand Palais, je suis happée par un bras qui se glisse sous le mien.

— Mais tu as minci, non ?!

Descente aux enfers

Ça, c'est la directrice communication de chez Louis Vuitton : jambes interminables, excentricité interminable, bagou interminable – ce qu'on appelle une excellente dir com.

— M'en parle pas, j'ai perdu 6 kg en préparant la dernière collection Croisière. Je pense que je frôle l'anorexie, là.

— Quelle chance !

— Ça me fait quand même la joue émaciée...

— Mais pas du tout, *remember darling* : « jamais trop riche, jamais trop mince » ! Aaaaah Maaaaarc, mon ange, attends j'arrive !

Moi et ma joue émaciée nous nous retrouvons seules au milieu des centaines de personnes présentes. À quelques mètres de là, j'aperçois Claudia, une coupe de champagne déjà plantée entre ses doigts bagousés. En temps normal j'aurais accouru. J'aurais accouru pour boire, pour parler, pour me montrer... Bref, j'aurais accouru pour exister. Mais là, bizarrement, le vague à l'âme qui m'a saisie avant d'entrer dans le Grand Palais ne me quitte pas.

Je m'esquive derrière une des colonnes de marbre, là où je risque le moins de me faire alpaguer par un de ces VIP et autres stylistes à bun, barbe et vernis à ongles.

Mon Dieu que je hais me sentir comme ça, surtout en ces circonstances. Et pourtant je me sens de plus en plus souvent comme ça, quelles

Ne t'inquiète pas, tout va bien

que soient les circonstances... Zut ! Pourquoi cette tristesse lancinante, pourquoi ce vide abyssal ? Pourquoi, hein ? Alors que je suis environnée de beauté, de luxe, de calme et de volupté. Enfin non, pas de calme...

Je prends soudain conscience de l'imposante colonne de marbre à laquelle je suis adossée. Comme elle est belle, comme elle est calme, elle.

Elle ne parle pas, elle ne bouge pas... et pourtant elle est. Puissante. Majestueuse. Tous ces gens, tout ce brouhaha, tout ça disparaîtra, si vite. Et elle restera, si longtemps.

Je voudrais que tous ces gens foutent le camp. Ils gâchent tout. À vouloir faire du beau avec leur ego ils ne produisent que du laid. Tous ces gens beaux sont laids.

Mais qu'est-ce que je raconte ? Je suis en train de devenir folle !

Je suis parmi les *happy few* de la planète. Il y a même Marc Jacobs et Anna Wintour ! J'aurais tué père et mère pour être là, parmi eux. J'ai enfin gravi le mont Olympe de la mode, ça y est je suis parmi les dieux ! Je suis tout en haut, il n'y a rien au-dessus. Plus rien...

Merde, je chiale, pourquoi je chiale ? Il ne faut pas que je chiale. J'ai tout ce dont j'ai rêvé – et en plus je vais saloper mon eye-liner !

Descente aux enfers

Ma mère a raison, je suis une insatisfaite chronique, pire : une ingrante.

Bon, ce soir, en rentrant, je prendrai un bon roman historique avec un bon Xanax, ça m'apaise toujours. Et pour l'heure : un trait de coke, une coupe de champ' et en avant !

— Oh, Marc, *you're soooooo DIVINE!*

Je saute dans les bras du directeur artistique de Louis Vuitton. Je renverse ma coupe de champagne sur sa veste en fourrure. Mon sac Chanel vole par terre. J'éclate de rire. Tout va bien. Je suis de nouveau moi-même. Belle, maigre, défoncée, heureuse.

*

Je me trémousse d'aise sur ma chaise. C'est mon moment préféré.

Nous sommes tous assis, religieusement tournés face à l'autel, que l'on appelle catwalk. Et comme à l'église – et bien mieux qu'à l'église, même ! – nous communions d'une seule âme, dans une agitation fiévreuse. La grand-messe va bientôt commencer, c'est-à-dire le défilé tant attendu par le monde entier.

Les éclats de voix ont peu à peu fait place à des murmures. Chacun jette un coup d'œil furtif à son voisin, coup d'œil qui alimente tout un bourdonnement de médisances.

Ce moment-là aussi, je l'adore. Le purgatoire attendra, je me penche vers Claudia :

Ne t'inquiète pas, tout va bien

— C'est qui cette espèce de gitan agité de la roulotte à côté de la journaliste du *ELLE* ?

Claudia suit mon regard vers l'homme au teint mat, cheveux longs et poncho rouge qui gesticule au côté d'une petite blonde toute menue, noyée dans un pull Mickey dix fois trop grand.

Elle hausse les épaules :

— Aucune idée. Je sais juste qu'elle aime les mecs chelous, celle-là. Enfin, il est toujours moins chelou que son sac !

Je pouffe de rire :

— Encore un abruti qu'elle s'est dégotté en grattant au fond d'une boîte de nuit et encore un sac qu'elle a gratté parmi tous ses cadeaux presse.

Je soupire, faussement navrée et vraiment jalouse :

— Un gitan et un sac Balenciaga, c'est d'un vulgaire... ça la perdra !

Claudia lève un doigt sentencieux :

— Elle est déjà perdue.

Ma narine frémit, je sens un alléchant potin dans l'air.

— Ah bon ? Elle s'est fait virer du *ELLE* ? Elle a chopé une MST ?

Elle secoue la tête :

— Non, pire !

Je ne vois qu'une seule chose de pire :

— Rhooo, me dis pas qu'elle est en cloque !

Descente aux enfers

Mais ma question reste sans réponse, l'obscurité nous cloue le bec. Toutes les lumières viennent brusquement de s'éteindre.

Fini de rigoler. Fini de bitcher. Place à la solennité. Je prends ma position de défilé : tête haute, jambes croisées et moue blasée.

Les mille petits bruits de la salle s'évanouissent. Quelques toux, quelques flashes, et plus rien. Rien que le noir et le silence. Une sorte de néant grandiose où chaque seconde ressemble à l'éternité.

Le monde terrestre vient de disparaître et, avec lui, son lot de grossièretés. Les yeux ont beau s'écarter, ils ne voient plus, les oreilles ont beau se tendre, elles n'entendent plus, l'esprit a beau chercher, il ne sait plus. C'est beau un esprit qui ne sait plus. C'est beau parce que ça force à l'humilité.

Ainsi lavés de nos péchés, nous sommes prêts à être acheminés vers les beautés du ciel, celles du créateur. Non pas le créateur du monde, ce vénérable vieillard à barbe blanche, mais le créateur de mode, ce jeune cocaïné en jupe.

Grâce à lui, le paradis n'est pas une promesse éternelle, c'est une réalité immédiate !

Je l'attends avec impatience, ma jambe en tressaute nerveusement.

Un formidable carillon fait soudain éclater le silence et les tympanes, manquant de me faire tomber de ma chaise.

Ne t'inquiète pas, tout va bien

Des cris sont jetés à l'unisson, mais le calme revient, laissant résonner chaque gong avec une lenteur régulière. Deux... Trois... Quatre... ce son grave et vibrant s'infiltré dans tous les nerfs, jusqu'à la moelle épinière. Je tressaille de joie : Dieu est à l'œuvre ! Alléluia !

Presque aussitôt, une boule de feu apparaît, perçant nos ténèbres de sa divine lumière. Mes paupières battent comme des ailes de papillon, malgré l'éblouissement je ne peux m'empêcher de fixer ce soleil suspendu dans la nuit. Mais... ce n'est pas un soleil ! On dirait une horloge... Oui, c'est bien ça, un cadran d'horloge, aussi gros qu'un soleil.

Dix heures sonnent au paradis.

Un léger nuage blanc se répand, certainement soufflé par les anges pour effacer ce temps mécréant qui n'éblouit que nous, pauvres mortels. Peu à peu, tout disparaît entre ses bras diaphanes : l'horloge, les gens, l'espace, le silence... Les anges viennent d'effacer le monde !

Tandis que mes yeux tentent vainement de percer le brouillard dans lequel nous sommes plongés, un grincement métallique monte des profondeurs de la terre. Il se rapproche, de plus en plus assourdissant, terrifiant même !

Agrippée à ma chaise, les muscles raidis, les pupilles dilatées, je vois apparaître une énorme masse métallique. Lentement, elle déchire le voile

Descente aux enfers

de fumée, laissant apparaître une carapace de plusieurs mètres de haut.

Ce monstrueux insecte de fer rampe vers nous, articulant ses gros anneaux dans un grincement d'outre-tombe. Son interminable corps se déroule jusqu'au milieu de nos chaises.

J'écarquille les yeux de stupeur : c'est un train !

Mais un train d'autrefois, comme sorti d'une toile de Monet : tout bleu, tout luisant, tout puissant. Sa longue cheminée crache d'incroyables volutes de vapeur blanche. Il respire bruyamment, ce gros train, ahanant sa fumée en tirant une farandole de wagons.

Puis, dans un dernier sifflement, comme fournissant un ultime effort, il s'immobilise enfin. À quelques pas de nos petits pieds.

Nous soufflons avec lui. De soulagement, comme lui.

C'est alors que les anges se mettent à chanter. Leur voix douce et cristalline s'élève sur une musique d'orgue sévère, qui retentit comme aux jours des grandes funérailles, dans les grandes cathédrales.

Les portes des wagons s'ouvrent, laissant apercevoir de larges ouvertures noires et béantes. Tous les regards scrutent, dans une même tension, ces tombes mystérieuses.